

« Commerce » et « obligation mutuelle » entre les hommes et les autres créatures chez Montaigne par Raffaele Carbone

Naïveté et artifice

Dans certains chapitres des Essais, tels que « De l'oisiveté » (I, viii) et « De la Physionomie » (III, xii), Montaigne balise la possibilité de régler les puissances de notre esprit sous l'éclairage de leur parenté avec les forces de la nature et de ramener l'étrangeté de nos imaginations au champ plus étendu des productions naturelles. La réflexion et le souci de soi qui jalonnent le propos et l'écriture de Montaigne s'inscrivent dans un cadre plus ample, dans une vision d'ensemble qui embrasse l'homme et la nature et qui situe les mouvements et les productions de l'esprit humain à l'intérieur du dynamisme de la nature tout entière, dans un cosmos que Montaigne comprend sous le signe du changement et de la métamorphose, auxquels tous les êtres sont assujettis. En revanche, dans le chapitre « Des cannibales », le penseur bordelais semble apparemment annoncer une fracture entre homme et nature, entre civilisation et naïveté. Il est utile de faire un court détour à travers ce chapitre pour aller ensuite au cœur de notre question et interroger le « commerce » entre les hommes et les autres créatures.

En commentant la découverte du Nouveau Monde, le désir humain de connaître et les limites de nos forces et connaissances, Montaigne relève : « J'ay peur que nous avons les yeux plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité. Nous embrassons tout, mais nous n'étreignons que du vent. » En revanche, comme Montaigne écrit dans l'« Apologie de Raimond Sebond », « Nature a embrassé universellement toutes ses créatures ». Il subsiste un écart entre cette Nature-Totalité qui embrasse nécessairement toutes choses en fournissant chacune de tous les moyens nécessaires à sa conservation, et dans laquelle il n'y a rien d'inutile, et l'acte par lequel l'homme essaie d'embrasser tout ce qui peut être à sa portée – lieux, peuples, savoirs – sans pourtant pouvoir être sûr de jouir d'une connaissance véritable du monde et d'une possession durable des choses.

Les sauvages brésiliens qui retiennent l'attention de Montaigne évoquent une symbiose entre homme et nature, une insertion originaire et spontanée de l'homme dans le milieu naturel, une adaptation instinctive à son environnement. Montaigne met donc l'accent sur le lien spontané que ces peuples brésiliens lui semblent entretenir avec leur biotope, sur le fait que leurs coutumes s'harmonisent avec les lois et les rythmes de leur environnement naturel, et il l'oppose à l'agencement artificiel des sociétés européennes. Si ces populations peuvent apparaître sauvages et barbares aux yeux des Européens, cela arrive alors parce que chacun est lié à ses us et coutumes et que « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage » : en réalité, sous certains aspects, ce que les Européens interprètent comme sauvage, c'est l'interpénétration de ces gens et de leur milieu. Montaigne déclare donc : « Ils sont sauvages, de mesme que nous appellons sauvages les fruicts que nature, de soy et de son progrez ordinaire, a produits : là où, à la verité, ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice et detournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plutost sauvages. En ceux là sont vives et vigoureuse les vrayes, et plus utiles et naturelles vertus et proprietez, lesquelles nous avons abastardies en ceux-cy, et les avons seulement accommodées au plaisir de nostre goust corrompu. [...] Ce n'est pas raison que l'art gaigne le point d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffée. [...] Ces nations me semblent donq ainsi barbares pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encore fort voisines de leur naifveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abastardies par les nostres [...] »

Dans l'« Apologie de Raymond Sebond », Montaigne revient en plusieurs endroits sur les peuples du Nouveau Monde et notamment sur leur rapport avec la nature. Il écrit par exemple : « Ces nations que nous venons de découvrir si abondamment fournies de viande et de breuvage naturel, sans soing et sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture, et que, sans labourage, nostre mere nature nous avoit munis à planté de tout ce qu'il nous falloit ; voire, comme il est vraysemblable, plus plainement et plus richement qu'elle ne fait à present que nous y avons meslé nostre artifice. »

En voyageant à travers le territoire brésilien, dans ces lieux où mirent le pied Léry, Staden et Thevet, Lévi-Strauss aurait perçu « cette amitié entre les éléments [qui] s'étendait jusqu'aux êtres » et que Montaigne pressentait dans le passage qu'on vient de citer. « Les tribus indigènes – poursuit Lévi-Strauss – ont besoin d'énormes surfaces pour subsister ; mais ici une surabondance de vie animale attestait que depuis des siècles, l'homme avait été impuissant à troubler l'ordre naturel. »